

1941-1942

Joseph BEN BRITH

Sa maladie l'a sauvé

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 90 (avril 2003), p. 10.

Joseph Ben Brith (alias Manfred Maurice Bundheim, lorsqu'il habitait en Europe) est interné au camp de Gurs du printemps 1941 au mois de juillet 1942.

« Nous sommes venus de Belgique, ma mère, mon jeune frère de 15 ans et ma sœur Thirza qui avait 13 ans et les cheveux noirs, et avons été internés à Gurs en mai 1941. Nous y avons retrouvé mon père. On ne nous a pas immunisés contre le typhus comme on l'avait fait aux Juifs du Palatinat et de Baden Baden internés en 1940. Nous sommes tombés malades en même temps, mais nous ne le savions pas, car nous étions séparés, les femmes dans leurs îlots, les hommes dans d'autres. La vie de famille était impossible ! nous étions affaiblis à cause de la nourriture insuffisante, des puces et des punaises qui vivaient sur les nombreux rats qui pullulaient sous et dans les baraques des îlots. Ils nous ont transmis cette maladie qu'on appelle le paratyphus.

Je me souviens des diverses personnes qui m'ont soigné à l'hôpital central du camp de Gurs : le docteur Cuvigny, qui me faisait alors très peur, mais qui m'a certainement sauvé la vie, le docteur Pujol, qui était un Espagnol interné, la jeune infirmière blonde Andrée Lemaître ; vous, Mlle Laügt. Je me sens très ému et bouleversé quand je regarde votre photo, car je comprends maintenant pourquoi j'ai ressenti une sympathie spéciale pour une de mes secrétaires lorsque je travaillais au centre de méthodes d'instruction moderne que j'ai réalisé à Hadéra en Israël. Je constate maintenant, grâce à vos photos, qu'elle vous ressemblait beaucoup, et que votre visage, fixé dans mon subconscient, m'a conduit à faire du bien à cette jeune femme : vous m'aviez fait du bien dans ma jeunesse, et je le fis plus tard à une jeune femme, inconsciemment, parce qu'elle vous ressemblait.

Hélas, mes jambes n'étaient constituées que d'os. J'étais si faible, et j'étais gêné d'être vu de vous, les belles sœurs jeunes !

Je me souviens du docteur Barrach qui me soignait pour une pneumonie bilatérale et me faisait injecter du calcium, ce qui était difficile tant mes veines étaient difficiles à atteindre sur mes bras décharnés.

Je me souviens également de l'infirmier Jean (peut-être Juan ?) qui me soignait si amicalement. Il me disait qu'il était médecin de l'Armée française ou de la Légion des étrangers en Afrique du Nord. Il avait le type latino-espagnol, les cheveux noirs pompadés de brillantine, une mince moustache. Il était coquet et faisait la cour aux sœurs. C'était un jeune homme charmant qui entraînait dans la salle en sifflant des mélodies andalouses et en dansant des petits pas de tango ou d'autres danses.

Je ne pense pas qu'il était Juif, peut-être marxiste ou catholique ? Un matin, il était furieux quand il a fait le tour des malades avec son équipe et qu'il m'a trouvé au lit en train de faire mes prières juives avec mes phylactères autour du bras gauche et de la tête. J'étais en effet très pieux (je le suis toujours). C'est mon père qui m'avait fait parvenir ces objets de culte juif depuis l'îlot D. Je trouvais en eux et en la prière du renforcement pour mon âme, ce que comprenaient bien Jean et le docteur Jacquaud qui savait toujours me montrer sa sympathie quand il passait près de mon lit.

Mon père était un des quatre internés, déportés de Bruxelles dès le début de la guerre des Allemands contre la Belgique et la France, qui organisaient à Gurs la cuisine de l'îlot D pour les hommes juifs qui persistaient à manger cachère, c'est-à-dire les articles de consommation préparés selon le rite juif, ce qui était autorisé par l'administration du camp. Cela lui permettait d'avoir des relations et il pouvait aller dans le camp pour servir les Juifs religieux un peu partout. Il y avait dans la cuisine de l'îlot D une grande casserole militaire séparée où on ne mélangeait jamais les éléments de viande aux soupes de végétaux. C'est un interné juif allemand de Munich, Gottfried Ehrentreu, qui était le cuisinier qui préparait la cuisine cachère pour ceux qui voulaient persister à manger selon les rites juifs. Mon père Ernst BUDHEIM, d'Altona-Hambourg, était l'organisateur autorisé. Monsieur Ehrentreu est mort à Auschwitz en août 1942. Mon père est mort à Maidanek en mars 1943.

Ehrentreu était un rabbin à Bruxelles dès 1924. Il était

Le rabbin Léo Ansbacher, de Francfort sur le Main, qui était rabbin à Bruxelles des 1934, était à Gurs le rabbin des internés juifs. Son frère Max s'occupait du service social intérieur du camp, aidé par Monsieur Siegfried Rotschild. Tous ces Juifs, hommes de confiance, actifs au camp et reconnus par l'administration civile du camp, avaient été internés dès les 10 et 11 mai 1940 à Bruxelles, puis envoyés au camp de Saint-Cyprien, puis internés à Gurs le 30 octobre 1940.

Mon père, qu'on honorait un peu partout, a réussi à me faire engager comme jardinier au potager sur le deuxième côté du camp : c'était le service la sœur de la Croix Rouge Mademoiselle Elisabeth Kasser. J'avais appris ce métier à l'école d'horticulture et d'agriculture de Bruxelles. Mlle Kasser a donc fait préparer une parcelle de terre libre, un triangle entre le réservoir d'eau et les barbelés, près de la sortie arrière du camp sur la route nationale qui mène à Navarrenx. J'y cultivai des légumes, j'y semai du maïs, j'y plantai des tomates pour améliorer la nourriture des petits enfants internés qui venaient chaque matin à 10 heures à la baraque suisse pour y profiter du lait en poudre, d'un peu de marmelade ou de halva, et donc aussi de mes légumes. J'y ai travaillé de juin à décembre 1941, puis d'avril à juillet 1942. J'étais alors très affaibli. Les premiers jours de ma convalescence, il me fallait presque une heure pour marcher de l'îlot D à la baraque suisse ! Mais je le voulais et ça m'a renforcé. En juillet 1942, Mme Andrée Salomon, de l'OSE, et l'aumônier de Lyon, l'abbé Glasberg, ont réussi à m'obtenir un congé officiel pour ma convalescence, ce qui me permettait de sortir pour un mois. Hélas, je ne suis pas revenu au camp ! »

"Mlle Eva Lügt m'a demandé, dans sa dernière lettre, quels sont mes pires souvenirs concernant le camp de Gurs. Je lui réponds que ce sont:

- 1 le fait que, tout jeune, j'ai été privé de ma liberté naturelle et enfermé derrière des barbelés pendant 14 longs mois*
- 2 l'obscurité des baraques et l'atmosphère de désespoir dans laquelle vivaient les hommes et les femmes*
- 3 les puces qui nous empêchaient de dormir la nuit et les rats qui se cachaient sous les planches*
- 4 la faim, jour et nuit, pendant toute la période de mon internement*
- 5 la difficulté d'arriver à temps aux latrines, en raison de la marche dans la boue*
- 6 le vent qui sifflait dans les latrines (petit édifice surélevé), surtout l'hiver, lorsqu'on faisait ses besoins*
- 7 la soupe dégoûtante de betteraves, de blettes et de rutabagas, gelés en hiver, qui était servie à midi et qui était notre seul repas chaud et cuit de la journée*
- 8 ma faiblesse de corps, lorsque je suis sorti de l'hôpital du camp, après les maladies que j'ai eues, le typhus, la pneumonie bilatérale, l'arrêt du fonctionnement de mes reins à la suite de semaines de forte fièvre et de traitement à la sulpha.;*

Gurs fut hélas un des plus pénibles épisodes de ma jeunesse turbulente, même s'il y en eut d'autres, avant et après. Mais c'était ma vie."

Extraits d'une lettre publiée dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 92 (octobre 2003), p. 7.